

Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRE

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Frédérique Germanaud



atelierdupassage.canalblog.com

L'auteur :

Frédérique Germanaud vit et travaille à Angers. Marcheuse, cinéphile, lectrice invétérée, elle vit en Anjou depuis une vingtaine d'année. La Loire et la côte ouest cartographient sa géographie réelle et intime, celle des peintures d'Olivier Debré, des longues marches et du regard attentif.

Depuis quelques années, des textes s'égrènent ici ou là, en revue ou chez des éditeurs. Frédérique Germanaud travaille aussi avec des plasticiens (Jacky Essirard, Lawand).

Elle publie aussi ses notes de lecture sur son blog, L'Atelier du passage.

Elle vient de publier *Quatre-vingt-dix motifs*, son deuxième récit à La Clé à molette, qui mêle d'une façon indiscernable fiction et biographie.

Bibliographie :

Récits :

- ◆ *Quatre-vingt-dix Motifs* et *Vianet. La lettre*, Éditions La Clé à Molette, 2014.

Nouvelles :

- ◆ *L'Homme aux oiseaux*, L'Atelier de Villemorge, 2009.
- ◆ *Trois femmes en robe légère*, Approche Éditions, 2012.
- ◆ *10 septembre, fin d'été*, dans *Brèves* n°100, 2012.
- ◆ *Les Feuilles d'érable*, dans *Harfang* n°41, 2012.
- ◆ *La Chambre d'écho*, Éditions L'Escampette, 2012.
- ◆ *Un bouquet de pavots jaunes*, L'Atelier de Villemorge, 2010 et dans *Spered Gouez* n°17, 2011.
- ◆ *Le Silence des Hérons*, dans *Harfang*, 2010.
- ◆ *L'Homme de sel*, Éditions D'un Noir si bleu, 2009.
- ◆ *Abelard Silène*, L'Atelier de Villemorge, 2007.

Poésie :

- ◆ *Saules*, L'Atelier de Villemorge, 2011.

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Quatre-vingt-dix Motifs* et *Vianet. La lettre*, Éditions La Clé à Molette, 2014.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Après *La chambre d'écho* à l'Escampette en 2012, Frédérique Germanaud donne à La clé à molette éditions deux nouveaux textes courts et puissants : *Quatre vingt dix motifs*, fragments mêlant d'une façon indiscernable fiction et biographie, et *Vianet. La lettre*, une longue

nouvelle intimiste. Les deux textes, bien qu'autonomes, se font écho d'une façon remarquable.

« Troquer l'espace pour le lieu, le temps pour l'instant. Nous sommes dans le ventre de l'été, englués dans une insupportable chaleur. »

« Je quittai l'appartement d'un pas incertain. Le gardien me demanda combien de temps je m'absentais. »

Presse :

Article paru sur le site « www.culture-chronique.com », par Marcelline Roux.

Deux nouveaux récits de Frédérique Germanaud paraissent aux éditions de La Clé à molette !

Ce sont deux élégants petits livres : le fond vert tendre de la couverture rehaussé, sur le côté droit, par la petite touche rouge de la clé à molette est une réussite esthétique. Ce jeune éditeur a eu l'audace de choisir comme emblème un outil de serrage, destiné à assembler et desserrer les vis et écrous. Toute résistante devrait céder et les neurones se déboulonner face à ses choix. À jeter un œil sur son catalogue naissant, on sent l'adresse du bricoleur qui déniche un auteur angevin et un texte d'André Dhôtel, épuisé aux éditions Gallimard.

J'ai enfilé vite fait mon bleu de travail pour enfouir la tête dans les pages de *Vianet. La lettre* et *Quatre-vingt dix motifs*, et mettre les mains dans le cambouis. J'ai commencé ma lecture par le premier récit, *road trip* féminin en bord de Loire, déjà peu banal en soi. Une femme reçoit une lettre lui demandant de faire l'état des lieux du logement de son compagnon de jadis. Résumer ne dit pourtant rien du lien entre lecteur et narratrice. Ce n'est pas seulement l'introspection provoquée par ce nécessaire retour sur un passé amoureux qui harponne mais la subtile interaction entre éléments extérieurs climatiques ou géographiques et vie intérieure. « *La pluie hésitait, était-ce à cause de moi ? Il me semblait que je traversais un paysage fait d'incertitudes, de contours flous, de contenu indécis. Les rues se perdaient dans l'ombre bien qu'il fût près de onze heures. Partir, quitter mon lieu d'origine, m'en désenchevêtrer.* »

Frédérique Germanaud file les lumières du dehors avec celles du dedans. Ses phrases roulent comme la voiture qui remonte la Loire, rien ne semble arrêter la mécanique huilée d'une prose qui ose tout passer à travers son filtre : la musique de Chet Baker, les chansons de Bashung comme les pages de *L'Arrière Pays* de Bonnefoy. Les œuvres citées ressurgissent après avoir été digérées, incorporées à la chair de la narratrice. Elles courent à travers elle, comme La Loire, et lire ne fait plus qu'un avec la vie.

Dans l'appartement déserté, la femme revenue sur ses traces, se glisse dans un duvet, survit à la nuit et se confronte à la réalité échappée d'elle tout en sachant qu'il n'est jamais possible d'arriver quelque part. Retrouver le temps n'est pas dans notre condition d'humain, Proust nous avait prévenus. La narratrice laisse alors se dévider des pans d'histoire qui reconstituent, ou pas, un bout de puzzle pour elle ou pour quelqu'un d'autre. Spectatrice des bords du fleuve, comme de cet appartement, qui coule lui aussi à sa façon, elle ne sombre pas dans le pathétique passionnel. Elle réajuste son regard comme on aiguisé ses sens pour faire entrer quelque chose d'étrange dans son quotidien. Elle sait, elle aussi, manier la clé à molette.

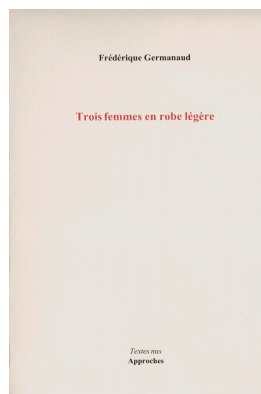
J'ai été envoûtée par ce récit et parvenue aux dernières pages, j'ai ouvert avidement les *Quatre-vingt dix motifs*. De quoi seraient donc faits ces nouveaux motifs d'écriture ? 90 soit trente séries de trois paragraphes mais surtout un neuf et un zéro rassemblés.

Tenais-je un des motifs : celui qui met neuf mois à naître et qui, à l'arrivée, se réduit parfois à rien, à zéro, pour tous ceux qui ne savent pas voir ? Mon instinct féminin a perçu quelque chose de cruel que l'apparence anodine du titre taisait peut-être. La solitude provoquée par la séparation avec un amant, le temps de soixante marées basses, les mots doux qui s'échouent, une femme face à son corps, ses pas sur le carrelage froid, la chaleur d'un été qui ne réchauffe pas l'âme mais épuise les sens, tout est viscéralement offert pour sauver les parts et les miettes du zéro. Le neuf, symbole de naissance, marque aussi la durée du lien qui a besoin de temps, de l'écriture qui circule entre de petits îlots pour former des fragments, de petits cailloux sur lesquels la narratrice avance en lestant de réel sa méditation solitaire. Une enveloppe donnée par la mère avec des photographies provoque un autre motif d'écriture : celui de l'histoire familiale. Que faire en effet de poids-là ? Laisser remonter à la surface le souvenir d'un bain à quatre ans, et le quatre reprend alors de la vie, ou de cette petite fille avec sa barrette et sa robe à fleurs ? Comment incorporer cet héritage de soi devenu extérieur à soin ?

Tous les motifs mis bout à bout composent un texte tricoté ou apparaissent en contrepoint un homme, figure absente omniprésente, dessinée par l'italique des paroles couchées, et une femme plus silencieuse, nécessairement plus dure pour tenir, retirée dans la maison, au milieu des bruits de la nuit, du jardin, des disputes des voisins. Plus je m'enfonce dans l'épaisseur des motifs plus je trouve de fils à tirer : celui de l'érotisme autour du fauteuil vert, de la peinture avec Magritte, de la mémoire avec les photographies. Je me dis qu'il me faut reprendre cette lecture à zéro, ce zéro, indispensable et léger qui permet un nouveau départ.

La Clé à molette aide à desserrer quelque chose et Frédérique Germanaud, de l'autobiographie à la fiction, brouillant chemins et frontière, à approcher notre vie intérieure. Cela déboulonne nécessairement !

◆ *Trois femmes en robe légère*, Approche Éditions, 2012.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« La nuit n'est pas tout à fait dissipée lorsqu'il se lève. Il met du bois dans le poêle, enfle un pull sur son maillot, remonte les stores. Dans la clarté naissante, les merles picorent le givre. De l'ongle, trois petits coups sur la vitre, un signe... »

◆ ***La Chambre d'écho***, Éditions L'Escampette, 2012.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Chacun de ces brefs récits relate l'existence de l'homme qui a délibérément choisi de vivre seul, incrusté dans un environnement de nature, désert ou rive fluviale... Le livre commence par l'immobilité d'un désert qui permet (qui impose) la réflexion et l'introspection. Puis les récits se développent aux abords d'un fleuve qui pourrait être la Loire. Chaque personnage garde en lui, secrètement, les raisons qui l'ont amené à choisir, en derniers recours - et avec un certain bonheur, un équilibre certain - son lieu de vie ou de repli...

L'ultime récit, le *Silence des hérons*, met en scène un « vieil écrivain » qui pourrait bien être Julien Gracq...

L'auteur puisant dans la matière intime, il lui a semblé intéressant, plutôt que d'expliquer l'origine de ses nouvelles, de leur donner un prolongement, de les faire entrer en écho avec des textes autobiographiques. Tel est le projet de ce recueil.



Presse :

Le 4 janvier 2013, Alain Veinstein a reçu Frédérique Germanaud pour *La chambre d'écho* dans son émission « Du jour au lendemain » sur France Culture :

<http://www.franceculture.fr/emission-du-jour-au-lendemain-frederique-germanaud-2013-01-04>

◆ ***L'Homme de sel***, Éditions D'un Noir si bleu, 2009.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Elle se promène sur l'île tous les jours. Elle ramasse sur le sable ce que la mer offre à sa curiosité. Car la mer a ses secrets, la mer a ses trésors... Marée après marée, elle revient sur cette grève baignée de l'odeur des algues et de la salicorne. Un jour, c'est un cadeau bien singulier qu'elle y découvre...

Revue de presse :

Frédérique Germanaud a répondu aux questions de Marcelline Roux pour le site « www.culture-chronique.com ».

Marcelline Roux : J'ai eu la joie de faire entrer La Chambre d'écho et Trois femmes en robe légère dans mes carnets de lecture, des textes que j'ai approchés sur la pointe des pieds. Depuis, j'ai eu l'envie avec vous d'un entretien décalé, d'oser un pas de côté, de prendre quelques chemins de traverse pour découvrir comment germe votre écriture dense et en même temps délicate. Le terme de « germination » me vient, non sans un certain humour, puisqu'il résonne pour moi avec votre nom : Germanaud. La narratrice de La Chambre d'écho évoque des temps solitaires dans des chambres louées dans des villes. Où, quand, comment mûrissez-vous vos « mots graines » ?

Frédérique Germanaud : La germination...oui, le terme est très juste. La germination est plus une affaire de temps que de lieu. Il est vrai que, pour écrire, j'aime les espaces restreints, clos et silencieux. Généralement, cela se passe chez moi, sur une ancienne table de bistro face à la fenêtre. J'ai à portée de main cahiers, dictionnaires, livres. Il arrive que je ressente la nécessité de me dépayser, non pas en pays exotique (les lointains ne me sont d'aucune utilité littéraire), mais en des lieux inconnus, dans lesquels je prends très vite mes repères et mes habitudes d'écriture : table ou lit, banc de square, rien de plus. Rien de riche, j'ai besoin de concentration. Voilà pour le lieu.

Les graines ont des provenances tout à fait diverses, paysages, bribes de conversations, anecdotes, silhouettes. Pas nécessairement des choses ou des événements très marquants, je n'y prête parfois qu'une attention distraite. Tout cela se loge dans un coin du cerveau. Prend ou pas, murit ou pas. Je laisse faire. Ça peut prendre des années, et ça peut être tout à fait stérile. Je travaille ensuite sur ce qui est remonté à la surface. Avec ce que j'ai oublié, déformé, et avec mon imagination. C'est donc une matière à la fois volatile et instable, et en même temps très dense puisqu'elle a su travailler en profondeur, me travailler aussi, et échapper à l'oubli.

M.R. : Avez-vous le parcours type de l'écrivain : études de lettres, professeur, journaliste ou venez-vous d'ailleurs ?

F.G. : Après un baccalauréat littéraire, j'ai fait des études juridiques. Mon bagage de théorie littéraire est très mince. Mais je rejoins, je crois, le « parcours type » par une passion pour la lecture. J'ai toujours énormément lu, j'ai eu de bons professeurs de français qui, au-delà des programmes imposés, m'ont ouvert de vastes horizons et ont aiguisé ma curiosité. Je fréquente depuis l'enfance les bibliothèques municipales, familiales, amicales. Je flâne aussi sur les sites littéraires, dans les revues, j'aime la découverte, d'où qu'elle vienne.

M.R. : La terre du sud mais aussi la nature forment le terreau de vos textes. Entretenez-vous une relation singulière avec la terre, habitez-vous un coin de campagne retirée ? Quels sont vos paysages quotidiens ou ceux dont vous rêvez ?

F.G. : Citadine depuis toujours, je pensais, jusqu'à récemment, ne pouvoir me passer de la ville, cinéma, cafés, lieux de spectacles. Le temps passant, tout ceci me semble moins indispensable. Je vis encore au cœur d'une ville, mais mes balades me portent toujours du

côté du vert et de l'eau. Le désir de la nature se fait sentir de plus en plus vivement. Voilà que je me prends à rêver d'une vie rurale ! Une vie rurale peut-être idéalisée... faite d'espaces plus vastes, d'un certain rythme de vie, mieux accordé – certains diront soumis – aux saisons, aux aléas climatiques, bref, calé sur la nature.

Ce qui est certain, c'est que les paysages de campagne, bois, rivières, vignes, nourrissent mon imaginaire d'écrivain. Les villages, les vieilles maisons en font partie. J'y suis particulièrement sensible.

Quant aux « terres du sud », elles me sont inconnues et proches à la fois. Je n'y suis jamais allée, elles ne m'attirent pas et j'entretiens avec elles un rapport ambigu. Elles sont terres d'origine de ma famille maternelle, quittées douloureusement, et font partie d'une histoire qui, pour m'être largement étrangère, me fonde aussi et me constitue partiellement. Le soleil, un passé plus ou moins fantasmé, l'exil. Le silence qui a suivi l'expérience du départ. L'impossibilité de dire. Ce sont des lignes de force qui me traversent.

M.R. : Je sais qu'il n'est pas bon ton aujourd'hui de parler d'écriture féminine ou d'écriture de femme, pourtant le féminin irrigue vos textes, parfois dans une sorte de retenue, de creux, ce qui est particulièrement beau. Revendiquez-vous cette part ou surgit-elle malgré vous ?

F.G. : Je ne revendique rien ! Mon travail d'écrivain laisse une grande part à l'intuition. Pas de volonté de dire, d'exposer ou de défendre des idées. Le lieu de l'écriture, pour moi, n'est pas celui de l'idéologie. Par ailleurs, ce concept d'écriture de femme, je ne le saisis pas bien. Il me semble être proche d'écrivains hommes, comme Vernet ou Jaccottet par exemple. Ce sont des écritures qui laissent une grande part à la sensation, au paysage, à l'intime. Et à une totale subjectivité. Ce n'est pas propre aux femmes et je n'aime pas beaucoup catégoriser.

M.R. : Vous tenez un blog, « l'atelier du passage », où l'on découvre les expositions ou les livres que vous aimez. Peu d'écrivains cherchent à faire découvrir l'œuvre des autres, souvent les sites ou pages Facebook des auteurs sont des mises en valeur de leur propre œuvre. Avez-vous eu besoin de ce partage, de cette ouverture ? Est-ce facile d'écrire sur les autres ?

F.G. : Non, ce n'est pas facile d'écrire à propos d'autres livres, je manque de bagage théorique, comme je l'indiquais, et peine beaucoup dans ce genre d'exercice qui ne me procure guère de plaisir. Mais je veux défendre certaines œuvres qui m'ont marquée. D'autres l'ont fait pour mes livres, et je leur en suis reconnaissante. S'il suffisait de dire « lisez cela », je m'en contenterais ! Je crois beaucoup au partage, je crois aussi que, pour certaines œuvres, les lecteurs se gagnent un par un.

M.R. : À regarder votre blog, il me semble que vous êtes une lectrice peu commune : pas de livres dont parlent les médias. Il semble que là encore vous cheminiez sur des sentiers secrets en dénicheuse. Comment choisissez-vous vos livres ? Quels sont vos compagnons de route en écriture ? Quand lisez-vous ?

F.G. : Mon blog fausse un peu la perspective de mes lectures : je n'y défends pas tous les livres que j'aime, mais ceux qui ont besoin de moi pour être mieux connus. J'ai été très touchée par le dernier livre de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, mais ce livre fait l'objet d'une couverture médiatique qui rend superflue toute intervention de ma part. Je préfère consacrer mon énergie à des livres et des auteurs plus confidentiels. Mes lectures, elles, sont bien plus éclectiques que peut le laisser supposer mon blog. Une grande part est

constituée de poésie et de prose poétique, mais je lis également des romans de toutes sortes, y compris policiers, des essais...

Comme je l'indiquais plus haut, je choisis mes lectures sur conseils d'amis, d'émissions de radio, de blogs (les *Carnets de Marcelline* déclenchent souvent d'irrépressibles envies de lectures). Je note ou pas les références et me constitue un réservoir bien supérieur à mes capacités d'absorption.

Je suis très fidèle aux auteurs que j'aime. Je pourrais citer en exemple Antoine Emaz, Françoise Ascal et Joël Vernet. Je cite ceux-ci, parce qu'ils m'accompagnent quand j'écris, mais il y en a bien d'autres. Je suis les œuvres de Christophe Fourvel, de Joël Bastard, de Jacques Serena, de Jean-Claude Pirotte, ou, découverte plus récemment, Denise Desautels, qui est une auteure canadienne. La liste serait longue. Cette habitude de lecture systématique – maniaque, je dirais même – a commencé avec Duras, dont j'ai entamé la lecture au lycée et qui ne m'a jamais quittée. Ce sont aussi des auteurs qui m'inspirent, même si mon écriture peut sembler loin de la leur.

M.R. : Je sais que vous venez d'envoyer les épreuves corrigées d'un texte qui va paraître aux éditions de la Clé à Molette. Ce texte est-il dans la veine de vos précédents ? Creuse-t-il le sillon que vous avez déjà tracé ou est-ce une graine nouvelle qui a germé ? Comment pourriez-vous définir ce nouveau livre à venir et le choix de cet éditeur ?

F.G. : La clé à Molette est un jeune éditeur enthousiaste dont le projet est de rééditer les œuvres d'André Dhôtel qui ne sont plus trouvables et de la littérature contemporaine. J'ai la grande joie de démarrer la collection contemporaine. J'ai adressé deux textes, qui ont été retenus et devraient voir le jour au printemps pour le premier, à l'automne pour le second. La forme de ces deux textes est différente de ce que j'ai déjà publié. L'un est un récit, l'histoire d'une femme qui revient malgré elle sur les traces d'une histoire ancienne et qui n'a plus de place dans sa vie, l'autre est un journal fragmentaire, ou un recueil de notes organisé dans le temps, je ne sais pas bien comment définir cela, s'étendant sur environ un mois. Ceci pour la forme. Pour le fond, oui, il me semble creuser le même sillon que mes précédents textes. Mais ce sera au lecteur de me le dire !